

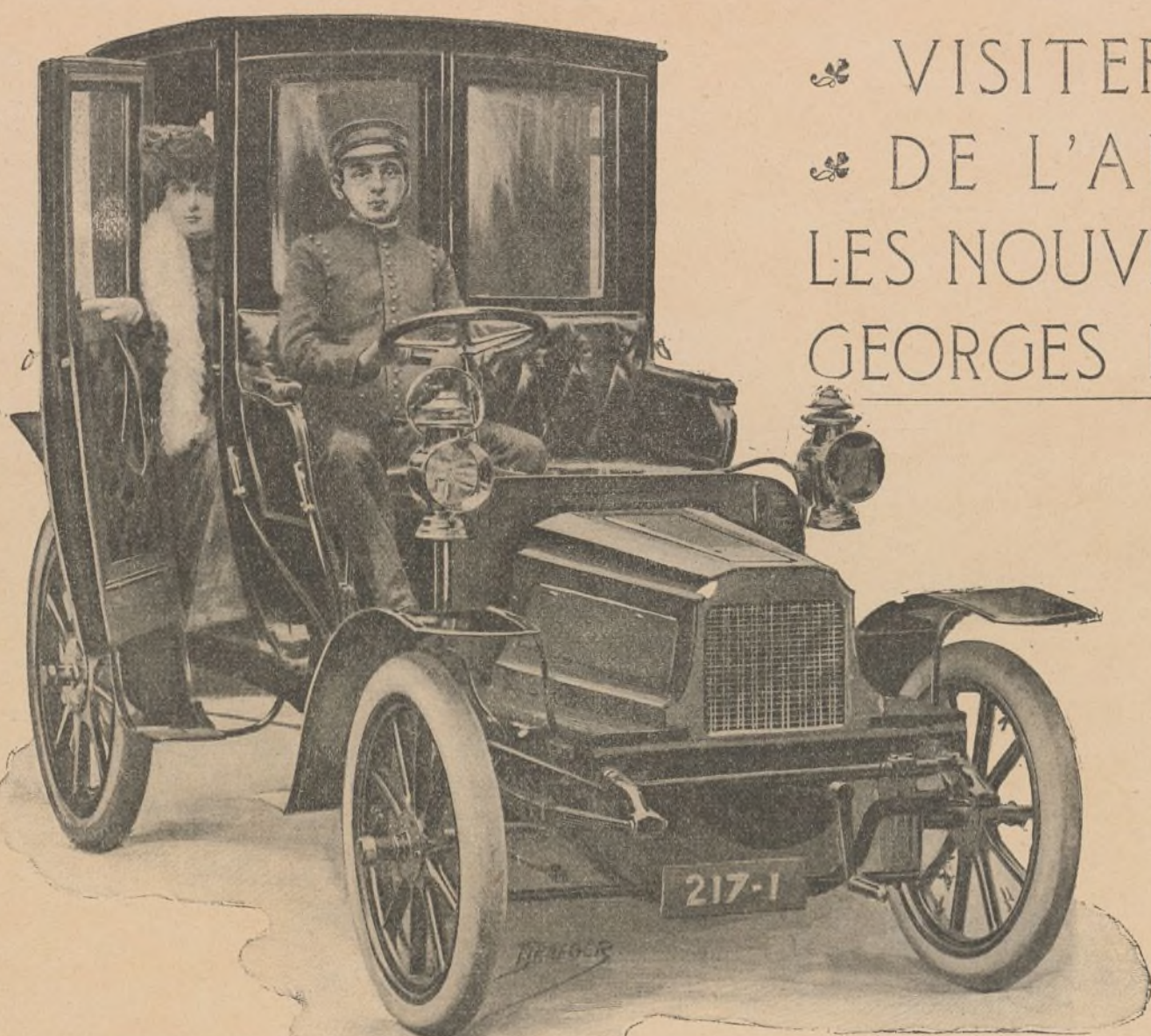
FIGARO ILLUSTRÉ



F.-HIPPOLYTE LUCAS. — MANON

CARMÉINE

ÉLIXIR & PÂTE
DENTIFRICES HYGIÉNIQUES
110, Rue de Rivoli, Paris et partout



• VISITER AU SALON •
• DE L'AUTOMOBILE •
LES NOUVELLES VOITURES
GEORGES RICHARD-BRASIER

SOCIÉTÉ DES ÉTABLISSEMENTS
GEORGES RICHARD
23, Avenue de la Grande-Armée
PARIS

Exiger la signature
Liebig
en encre bleue
sur l'étiquette des pots.

VÉRITABLE EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG

Pur Jus de Viande de Bœuf concentré.

INDISPENSABLE dans toute
BONNE CUISINE pour préparer d'excellents
Potages, améliorer et relever le goût des
Sauces, Ragoûts, plats de légumes, etc., etc.

SE VEND CHEZ TOUS LES ÉPICIERS et M^{rs} DE COMESTIBLES.

"The NATURAL FOOD Co", Niagara Falls. U. S. A.

TRISCUIT

For Every Meal Every Day

Pain de Suralimentation

contre L'OBÉSITÉ

spécial pour débilités, enfants, dyspeptiques

BAKED
BY ELECTRICITY

DÉPÔT GÉNÉRAL POUR LA FRANCE : 28, Rue Joubert, PARIS.



G.H. Boughton, pinx.

HIVER

Ayuntamiento de Madrid



CONTE D'HIVER



HUGUETTE TRÉMIÈRE sortait lentement de l'Opéra. Elle venait de prendre sa leçon quotidienne de danse. Madame Cousin, la respectable maîtresse, lui avait fait de sévères observations. Elle avait apprécié ironiquement la solidité de ses pointes et l'avait raillée tout haut de son inattention. Elle avait conclu :

Huguette, tu es amoureuse. Huguette avait haussé les épaules. Mais elle ne put esquisser un sourire en offrant une coupe de carton à un héros imaginaire : elle fut sur le point de fondre en larmes ; elle se contint pour ne pas provoquer les moqueries de ses petites camarades. Elle les avait laissées partir et s'était rhabillée sans hâte. Maintenant elle s'attardait dans la cour des artistes, sous la haute porte que décore un étrange figuier. Elle regarda l'arbuste frêle et se demanda quelle mystérieuse destinée l'avait fait jaillir de la pierre. Sa grâce lui parut toute nouvelle sous les premiers flocons de neige qui flottaient dans l'air. Elle boutonna frileusement sa jaquette d'astrakan et cacha son nez spirituel dans le boa de plumes qui frissonnait au vent.

Huguette était irritée et vaguement inquiète. Paul, le camarade inoffensif, lui avait écrit qu'il l'aimait et la suppliait de braver l'hiver pour venir déjeuner avec lui, en tête-à-tête, dans sa maison de Saint-Cloud. Huguette n'était point vertueuse, mais elle sentait toute l'inconvenance de cette proposition. Elle déplorait aussi qu'une tendresse si fraternelle se fût tout à coup dissipée. En passant devant une parfumerie elle se regarda dans une glace. Elle fut étonnée de voir que ses yeux brillaient de plaisir. Inconsciemment elle chantonnait un refrain jadis populaire :

*Il s'nomm' Popol,
Il demeure à l'entresol.*

Elle s'aperçut que ce nom l'obsédait et s'adressa de justes reproches. Mais ses remords s'apaisèrent parce qu'elle était arrivée devant un magasin qui vendait en solde des coupons et des gants. Elle entra, fit en hâte quelques commandes et, tout en se félicitant d'avoir profité de ces rares occasions, elle continua sa route vers la gare. Elle s'était décidée à répondre à l'invitation de Paul pour lui faire sentir l'absurdité de sa conduite. Sur le quai de départ elle refusa poliment d'écouter la conversation d'un vieillard respectable qui lui faisait compliment de sa chevelure dorée. Elle monta gravement dans le compartiment des dames seules.

Le train passait à travers des pays que la petite Huguette

avait souvent parcourus ; elle ne les reconnaissait pas. L'hiver les avait vêtus de blancheur et faisait éclore sur les branches des fleurs légères et lumineuses. Ce n'était plus une terre de guinguette, mais une contrée de féerie. Huguette admirait cette métamorphose ; il lui semblait aussi qu'une bonne neige tombait sur son cœur. Elle songeait à plusieurs décors de l'Opéra, au ballet des patineurs dans *le Prophète*, au ténor immaculé qui s'agenouille devant la candide soprano. Elle se rappelait les jours innocents de son enfance et le presse-papiers qui lui semblait miraculeux. C'était une boule de verre qui renfermait un paysage alpestre. Il suffisait de la retourner pour voir de légers flocons couvrir le chalet du pâtre, les pins aux bras suppliants et les flancs rugueux de la montagne. Huguette se souvenait aussi d'un mélodrame où elle avait figuré : elle était la petite fille que le traître enlève par une nuit de janvier tandis que le vent siffle et que les machinistes laissent choir sur la scène des morceaux de papier. Ne fut-elle pas aussi, jadis, dans une pièce historique, un petit tambour de la retraite de Russie et n'arrachait-elle pas des larmes à Napoléon I^{er} ? Ses souvenirs de bonheur puéril et de jeune gloire évoquent des paysages de neige. Sa jupe de ballerine n'est-elle pas une corolle blanchie par l'hiver ?

Elle est descendue de wagon et s'étonne du silence des rues ; les chaussées et les trottoirs semblent ouatés. Elle craint que le bruit de ses pas n'éveille des divinités mystérieuses qui se cachent certainement au tournant de cette allée, comme dans les coulisses de l'Opéra. Elle va doucement, avec prudence. Les arbres que balance un vent léger dépose sur ses cheveux blonds de minuscules bijoux de glace qu'irise un timide rayon de soleil. Au milieu du chemin, devant la porte de l'ami, un enfant paraît attendre sa venue et son sourire la guette. Il est couronné de boucles folles ; sa chair est fine et transparente ; il est fier comme un jeune dieu et souple comme un félin. Ne serait-il pas le cruel Eros ? Il regarde sournoisement Huguette qui se dresse sur la pointe de ses pieds pour atteindre la sonnette et il lance contre elle une boule de neige qui l'atteint au cœur. Huguette n'a pu retenir un cri d'angoisse, mais elle est indulgente à l'enfant qui s'enfuit. Elle est encore un peu pâle de surprise quand l'ami apparaît sur le seuil de sa demeure. Aussi doit-il la soutenir pour traverser le jardin où grelottent les statues rêveuses. Le ciel s'est obscurci. De nouveau la neige tombe. Mais Huguette ne la voit pas : des lèvres ont fermé ses yeux.

NOZIÈRE.



Ridgway Knight, pinx.

PRINTEMPS

Ayuntamiento de Madrid



CONTE DE PRINTEMPS



Le médecin-major vous autorise à vous lever. » André Freuil sourit à la sœur Jeanne qui lui annonçait cette heureuse nouvelle. Déjà elle s'éloignait ; sa cornette blanche semblait un oiseau miséricordieux qui planait sur cette chambre de malades et qui la protégeait. Dans cet hôpital d'une petite ville de Normandie, sœur Jeanne surveillait les salles affectées aux militaires. Elle n'était pas jeune et n'avait sans doute jamais été belle. Mais elle s'attendrissait sur le sort des petits soldats et elle rafraîchissait leurs fronts de ses mains douces et maternelles. Elle était heureuse de guider les premiers pas des convalescents dans l'humble jardin ; les allées en étaient soigneusement ratissées ; les bordures de buis toujours vert et bien taillé faisaient songer aux innocents dimanches de Pâques. André Freuil avait revêtu la capote de malade aux boutons de métal blanc. En s'habillant il chancelait et sa tête était vague. Il entendait à peine son voisin, un vieux gendarme, qui le complimentait de sa guérison et qui se lamentait parce qu'il devait garder le lit pendant plusieurs semaines. Un caporal murmurait, comme en rêve, un vieil air de Bretagne. Sœur Jeanne offrait à André l'appui de son bras et lui disait de bonnes paroles.

Elle le conduisit vers un banc, au soleil. Deux jeunes soldats y étaient assis et se chauffaient frileusement aux rayons d'avril. Ils étaient pâles et attendris : « Bonjour, Freuil ; tu vas mieux ? — Bonjour, Gosset ! Tu es guéri ? Bonjour, Cathelin ! La santé est revenue ? » Ils se serraient les mains et se regardaient tous les trois, émus d'être si faibles. Sœur Jeanne tricotait et, près d'elle, sœur Marie, la plus jeune et la plus jolie de l'hôpital, achevait une brassière pour un nouveau-né. Au loin la plaine normande s'étendait ; des hommes poussaient des charrues et leurs voix rudes encourageaient les efforts des chevaux. Dans un enclos, des pommiers penchaient leurs troncs noueux et leurs branches fleuries. « Un beau temps pour le labour, déclara Gosset. — Nous serions de mauvais ouvriers », murmura Cathelin en contractant les muscles de ses bras encore débiles. Ils s'attristaient et, en manière de plaisanterie, ils dirent à Freuil : « Tu as de la chance, l'étudiant. Tu n'as pas besoin de force pour lire. » André hocha la tête. Une musique naïve venait de la chapelle voisine où chantaient des femmes et des enfants.

Les trois soldats se taisaient, songeant à la vie passée et à l'avenir.

Gosset et Cathelin revoyaient les fermes familiales, la maison aux vieux meubles, la cuisine claire, la basse-cour où gloussent les poules, les prés humides où paissent les grands bœufs, les lots de terre d'où jaillissent des moissons dorées.

Freuil pensait à l'appartement de Paris où son père et sa

mère s'inquiétaient de sa maladie ; chaque fauteuil lui semblait un vieil ami qui attendait impatiemment son retour. Il apercevait la vieille Sorbonne et la terrasse du Luxembourg. Ah ! les longues heures savourées sous les arbres, près de la fontaine Médicis ! Les discussions ardentes ! Les douces rêveries parce qu'une femme élégante laissait derrière elle un sillage parfumé !

Les trois jeunes gens regardaient fixement l'horizon. Sœur Marie murmurait une berceuse comme si elle voulait endormir l'enfant à qui était destinée la brassière. Une légère brise apportait aux convalescents les odeurs des vergers voisins et jetait sur leurs genoux la blancheur des pétales. Ils respiraient la douceur du printemps.

Une jeune fille passait sous les pommiers en fleurs.

Elle était solide et saine. Elle portait un seau plein de lait crémeux. Ses manches étaient relevées sur ses bras ronds et blancs.

Elle posa à terre sa charge et regarda les arbres en s'étirant paresseusement. Elle offrait son cou et fermait les yeux parce qu'une branche neigeuse effleurait les cheveux blonds de sa nuque.

Elle aperçut tout à coup les soldats et les religieuses et reprit hâtivement sa route. Elle avait un peu rougi ; pourtant elle se retourna et, avant de disparaître, elle lança aux jeunes gens un baiser.

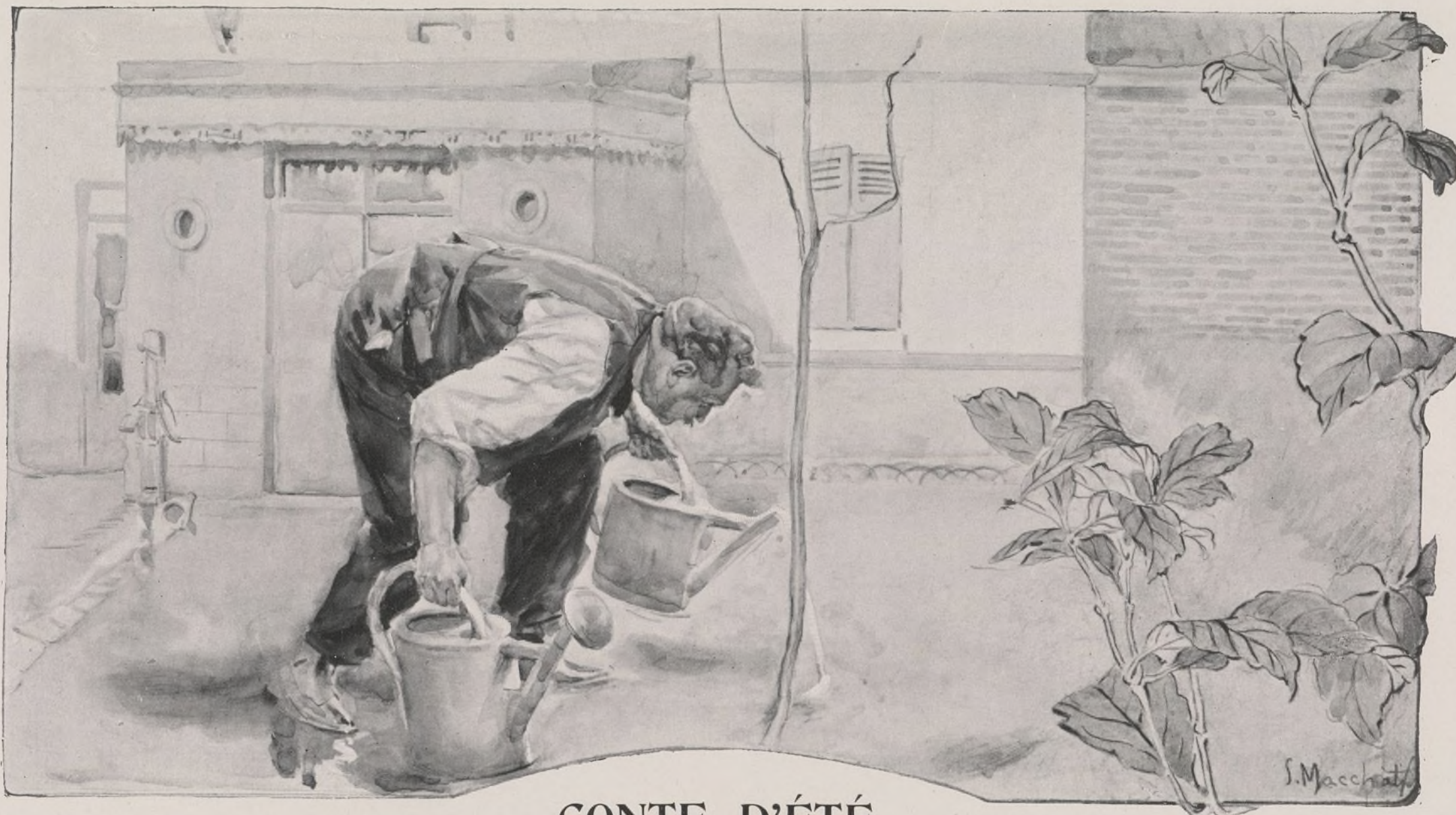
Gosset et Cathelin s'accordèrent à reconnaître qu'elle ressemblait à une fille de leur canton. Freuil se rappelait les yeux bleus d'une petite chanteuse qu'il avait aimée. Comme il avait souffert en la quittant pour le régiment ! Il se souvenait des premières nuits à la chambrée. Il ne pouvait s'endormir. Des hommes rêvaient et prononçaient, d'une voix lointaine, des phrases incohérentes. D'autres ronflaient bruyamment. Il écoutait le carillon d'une horloge voisine. A dix heures et demie il songeait : « Elle entre en scène ! » et il lui arrivait de pleurer. La maladie avait emporté cette grande douleur. Son cœur était semblable à la saison nouvelle.

Sœur Jeanne roula son tricot et dit : « Il faut rentrer maintenant. » Dociles, les soldats se levèrent, mais sœur Marie demeurait immobile et de ses yeux baissés des larmes coulaient sur ses joues diaphanes. Elle avait terminé sa brassière et la regardait tristement. Comme sœur Jeanne l'interrogeait, affectueuse :

« Ce n'est rien, balbutia-t-elle. Je songeais seulement aux gestes naïfs des bébés et au bonheur des mères. »

Les cloches tintèrent annonçant un office. Au loin le clairon de la caserne sonnait l'arrivée du vaguemestre qui apporte aux soldats les nouvelles du pays.

NOZIÈRE.



CONTE D'ÉTÉ

DEPUIS sa plus tendre enfance, M. Durand avait conçu ce rêve : posséder une maison de campagne ! Un demi-siècle de labeur lui a permis de le réaliser. Mois par mois, il amassa la somme nécessaire ; ensuite il a cherché minutieusement, dans les environs de Paris, la villa dont il deviendrait propriétaire. Il fallait qu'elle ne fût pas très éloignée : il devait, chaque matin, arriver à huit heures dans la maison de commerce où il sert depuis de longues années. Il a dédaigné les imitations de rocher et les boules de verre : il sait que ces accessoires ne charment que les vulgaires bourgeois. Il se pique de comprendre les arts et d'aimer la nature.

Aux portes de la ville s'étend une plaine étrange. A perte de vue, de petites maisons y ont poussé. Elles sont toutes neuves : des murs d'une blancheur implacable limitent leurs jardins que n'ombrage nul arbre, que nulle fleur ne parfume. Le soleil de juillet rayonne sur cette végétation de briques et de moellons. C'est là que s'élève le chalet de M. Durand. Il a le droit d'en être fier : chacune de ses pierres atteste sa sobriété et sa bonne conduite. Cette demeure est le prix de sa vie vertueuse et de son constant ennui. Il sourit au balcon de bois vert dont la rampe lui brûle les doigts dans les beaux jours d'été. Il y connaît, le soir, des heures nonchalantes. Il voit les trains qui passent en sifflant, il suit du regard le panache fumeux des locomotives, il se laisse emporter par elles vers des pays fabuleux, mais qui ne lui semblent pas aussi beaux que sa terre. Ah ! s'il pouvait en voir jaillir des pétunias ! Surtout si une feuille apparaissait sur le prunier qui fut planté au milieu du cercle noir où devrait verdoyer une pelouse !

M. Durand n'épargne ni sa peine, ni même son argent. Avant de partir pour son magasin, mais aussi quand il en revient, il verse au pied de l'arbre des arrosoirs d'eau. Son visage est grave et ses gestes nobles : il semble qu'il accomplisse une cérémonie religieuse, qu'il fasse des libations en l'honneur d'un dieu. Il a consulté les agriculteurs et des livres. Il n'a pas hésité à fumer le sol. Il a imploré aussi le secours des phosphates. Mais le tronc demeure obstinément gris et lisse ; M. Durand ne voit poindre aucune promesse de bourgeon ; il désespère de contempler jamais une mince branche qui se balance au vent et qui puisse supporter un papillon. Déçu par la science et par la raison, il adressa au ciel de ferventes prières. Il avait assez volontiers raillé les antiques superstitions, mais son prunier le ramenait à la foi de ses ancêtres. Un pommier avait perdu le premier homme : il était juste qu'un autre arbre fruitier décidât du salut de M. Durand.

La bonne puissance qui gouverne le monde entendit son appel et ne lui tint pas rigueur de ses anciennes railleries. Des

Génies dont l'emploi, — comme chacun sait, — est de punir ou de récompenser les hommes reçurent l'ordre d'exaucer son vœu. Par une belle nuit d'été ils descendirent le long d'un rayon lunaire qui caressait le perron de M. Durand. Ils étaient armés d'instruments de jardinage minuscules, mais puissants et ils apportaient des plantes et des boutures qu'ils avaient empruntées à de lointains paradis. Un pétale se détacha et tomba sur une maison voisine ; quelques mois après une petite fille y naissait qui émerveilla plusieurs générations par l'éclat de sa beauté. Ces jardiniers divins se mirent à l'œuvre. Ils créèrent, en quelques minutes, des taillis de lilas et composèrent des buissons de roses et d'œillets. Mais aussitôt les arbustes devenaient jaunes, leurs feuilles se recroquevillaient et se détachaient ; les corolles se fermaient et s'évanouissaient dans l'air tiède que nul souffle ne troublait. Les Esprits étaient frappés de stupeur. Ils recommencèrent vingt fois leur besogne sans obtenir un meilleur résultat. En vain ils répandirent sur le prunier de M. Durand des philtres qui rendaient la jeunesse aux vieillards agonisants et qui ressuscitèrent des morts : l'arbre échappait à leur pouvoir. L'aube naissante les obligea à regagner les palais de l'éther. Mais leur travail avait été si rude que la campagne, ce matin-là, grelotta sous la rosée.

Ils dirent à l'omnipotence : « Nous avons fait ce que tu nous as ordonné ; mais nos efforts furent stériles. Nul ombrage n'abrite le jardin de M. Durand et nulle fleur ne le parfume. » Et une voix impérieuse demanda : « Où est donc situé le jardin de M. Durand ? » Les serviteurs nommèrent, en tremblant, le bourg où demeurerait cet ami de la destinée. De nouveau la voix se fit entendre ; mais elle était moins éclatante : « Hélas ! disait-elle, il n'est que trop vrai : des lois mystérieuses ne veulent pas que cette terre soit féconde. Cependant M. Durand connaîtra mes bienfaits. » Une main décrivit des signes dans les nues ; le tonnerre gronda dans le ciel pur et M. Durand se frotta les yeux, s'habilla et descendit dans son jardin.

Il fut étonné par l'aspect insolite de son prunier. Le sommet s'était recourbé ; la tige était délicatement vernie et cerclée d'une bague d'argent. Pour s'assurer qu'il ne rêvait pas M. Durand toucha son arbre et constata qu'il n'était plus fermement attaché au sol. Il l'en arracha aisément et vit que ses racines n'étaient qu'un bout ferré. Il ne reconnut pas en cette métamorphose une intervention céleste ; mais, à la gare, en attendant le train de Paris, il regarda avec méfiance son voisin de campagne, — un paisible marchand de cannes et de parapluies, — qui souriait : « Il fait chaud ce matin, lui dit M. Durand en lui serrant la main. — Il faisait frais cette nuit, répondit le voisin. Ces brusques changements de la température ne sont pas favorables à l'agriculture. Cet été ne vous paraît-il pas bien étrange ? »

NOZIÈRE.



M^{lle} C. Hélène Dufau, peint.

ÉTÉ

Ayuntamiento de Madrid



CONTE D'AUTOMNE

Le peintre François Meyran s'était enfoncé dans un large fauteuil de paille. Il fumait béatement en regardant Madame Laurent-Chantel qui feuilletait une revue. Ils étaient seuls sur la terrasse du vieux château qui domine la Seine. Devant eux, des pentes aux arbres séculaires descendaient vers le fleuve qui décrivait jusqu'à l'horizon des courbes paresseuses et qui mirait dans ses eaux une suite de ponts légers. Meyran contemplait tour à tour la femme et le paysage. Parfois, les appels des joueurs de tennis arrivaient jusqu'à eux; ils entendaient aussi, dans le bois voisin, les fusils des chasseurs. Les feuilles étaient toutes dorées; déjà des branches s'étaient dénudées. Meyran soupira : « La cruelle saison ! Son ironie me rappelle que l'hiver est proche, que la vieillesse est imminente : j'ai quarante-trois ans, mon amie ! — Hélas ! mon cher François, nous avons été élevés ensemble et si vous êtes mon aîné, c'est seulement de deux ans. — Vous êtes très jeune. — Ma fille vient d'entrer dans sa vingtième année. — Vous êtes très belle. » Elle eut un geste d'indifférence.

« Toutes les salles de cette maison, dit Meyran, tous les sentiers de ce parc évoquent les doux souvenirs de notre enfance. Que de fois nous sommes venus ici pour admirer les clairs de lune qui noyaient la vallée dans une lumière mystérieuse. Vous pensiez que des fées surgiraient des buissons et voleraient dans la nuit. Très tard nous lisions des poèmes de tendresse, tandis que votre mère s'endormait dans son cher fauteuil, auprès de la cheminée. Nous avons vécu dans une atmosphère d'amour. Nous nous entretenions avec une ardente curiosité de la favorite royale qui habitait, au XVIII^e siècle, sur la colline voisine, en face de vos fenêtres. Nous revenions de nos longues promenades quand tombait le crépuscule et souvent, pour ne pas rentrer trop tôt, nous rêvions dans la forêt, étendus dans l'herbe, si près l'un de l'autre ! J'admirais vos yeux de clarté, vos cheveux noirs, vos lèvres rieuses. Je me suis souvent demandé comment je ne vous ai pas aimée.

— Vous m'avez toujours considérée comme une camarade. J'étais la confidente de vos projets et même de vos bonnes fortunes. J'espère que ma fille n'entend pas de semblables aveux. Mais vous étiez jeune, vous aviez besoin de crier vos joies. Avouez que nul personnage de tragédie n'écoula plus patiemment les récits classiques. Un soir pourtant j'ai brusquement rompu notre conversation : vous célébriez trop chaleureusement les charmes surannés d'une de nos amies. Je suis montée dans ma chambre et j'ai pleuré. Je croyais vous aimer et que vous ne m'aimeriez jamais.

— Ce soir-là, j'étais profondément troublé. Mon cœur battait violemment. Je ne pouvais m'endormir. Je vous ai écrit une lettre qui, le matin, me parut trop sotte et que j'ai déchirée. Quelques semaines après, vous avez accueilli la demande de Chantel.

— Ne nous plaignez pas : j'ai été heureuse comme le sont la plupart des femmes, et bien des hommes envieraient votre bonheur. Vous avez connu les joies de la célébrité et la gloire des conquêtes amoureuses.

— Hélas ! je viens d'apercevoir la vanité de mon œuvre et le néant de mon existence. Déjà le soleil décline. C'est l'heure mystérieuse où jadis nos âmes étaient plus proches. Nous n'osions plus parler. Vous rappelez-vous les angoisses délicieuses de ces longs silences ? Comment n'avons-nous pas discerné nos sentiments ? Ah ! mon amie, notre vie aurait dû être si belle !

— Taisez-vous. L'automne vous grise. Vous savez bien que c'est la plus capiteuse des saisons. L'air est encore enivré par les senteurs des raisins, et les fleurs exhalent leurs suprêmes parfums, les plus subtils. Pour évoquer dans un de vos tableaux le charme dangereux d'octobre, n'avez-vous pas imaginé une figure énigmatique qui élève une dernière coupe vers ses lèvres lassées et presque flétries ? Défions-nous de cette époque de langueur. Pour nous, le temps des belles folies est passé. Les lauriers sont coupés; nous n'irons plus au bois. »

Une jeune fille accourait vers eux et se blottissait dans un fauteuil : « Maman et vous, mon vieil ami, ne me repoussez pas, dit-elle. Il ne fait plus assez clair pour jouer au tennis et j'ai échappé aux conversations des jeunes gens. Je viens flirter avec Meyran. Il croit toujours que j'ai douze ans. Il ne s'aperçoit pas que je l'aime. Je lui fais des avances éhontées qu'il dédaigne ou même qu'il n'a point remarquées. Meyran, vous n'êtes pas galant : c'est en vain que je vous importune ou que je vous délaisse. Vous me témoignez une indifférence qui m'irrite. Quand commencerez-vous mon portrait ? Je poserai sagement et nous ferons un chef-d'œuvre. » Tout à coup, sa voix devint grave : « Sérieusement, Meyran, je crois que je vous aime. Demandez le consentement de maman. » Elle s'enfuit en riant.

Après quelques minutes d'un silence pénible, François murmura : « Quelle charmante folle ! » Madame Laurent-Chantel se taisait, rêveuse. Tout à coup elle poussa un faible cri. « Ce n'est rien, dit-elle aussitôt. J'ai eu sottement peur : une feuille morte m'a frappée au visage. Rentrons, il commence à faire froid. »

NOZIÈRE.



Wm de Lestwich-Dodge, pinx.

AUTOMNE

Ayuntamiento de Madrid



A Éléonora DUSE

La scène représente un jardin italien; dans le fond, un peu à droite et en pan coupé, un pavillon blanc à deux ailes; une large baie au centre, on aperçoit une pièce dont les murs sont en marbre rose : un lit de repos en soie, une viole à terre. On accède par un perron à double face; à droite, un mur bas fleuri; vers le milieu une vasque en marbre formant fontaine, un jet d'eau s'élance de la bouche d'un large poisson; sur la crête du mur, deux paons, un blanc, l'autre multicolore; à terre, des colombes. — A gauche, derrière le pavillon et un peu en retrait, un mur de cristal couvert de roses et de jasmins; des cyprès et des oliviers à droite et à gauche du pavillon. — Au premier plan, à gauche, un cadran solaire.

PERSONNAGES :

LA PRINCESSE,
LE PÈLERIN D'AMOUR,

LA NOURRICE,
LE FOU.

L'heure de midi.

La nourrice est assise à terre dans l'ombre du pavillon, le fou est debout qui taquine les paons, on entend le bruissement de l'eau qui tombe. La nourrice se soulève, et s'adressant au fou.

LA NOURRICE. — Spirello, la Princesse a-t-elle bougé?

LE FOU (*se retournant*). — Non, le soleil est encore trop haut, elle dort.

LA NOURRICE. — Le jour est sans fin! (*Elle soupire.*)

LE FOU. — Les colombes qui se becquètent ne le trouvent pas.

LA NOURRICE (*d'une voix basse*). — Qu'il y a longtemps qu'elle n'a eu la fantaisie de regarder à travers le mur de cristal...

LE FOU. — Grâce à moi : mes contes la divertissent! Que t'importe ce qui se fait au delà du mur? Ne sommes-nous pas heureux ici? sûrs de ne pas mourir, l'heure marche pour tous, sauf pour nous; que souhaites-tu donc, vieille nourrice?

LA NOURRICE. — Souffrir, je voudrais pleurer encore.

LE FOU. — Salut à toi! pour moi, je trouve que la Fée nous a bien servis. L'air est doux et léger derrière le mur de cristal; rien ne nous importune, que regrettes-tu?

LA NOURRICE. — Le temps où je berçais mes petits.

LE FOU. — La Fée a eu bien tort de te laisser le souvenir; fais comme moi : je suis toujours joyeux.

LA NOURRICE. — Ton métier est d'être fou!

LE FOU. — C'est le meilleur de tous.

LA NOURRICE. (*Elle s'est levée et s'est approchée du mur de cristal, elle essaie d'écarter les plantes qui le couvrent.*) — Il ne viendra donc jamais?

LE FOU (*s'avançant*). — Qui?

LA NOURRICE. — Celui qui la délivrera de son enchantement!

LE FOU. — Tous ceux qui sont venus et l'ont aimée n'ont point voulu acheter son amour au prix où il faut l'accepter. Les insensés! Ils ont reculé devant la pensée de ne jamais souffrir et de ne jamais mourir; il me semblait que jadis les hommes ne demandaient pas autre chose aux dieux.

LA NOURRICE. — Les dieux sages ne les exauçaient pas!

LE FOU. — J'entends un bruit léger : la Princesse vient.

(*Ils se retournent et vont au-devant d'elle. La Princesse apparaît dans la baie, elle est vêtue d'une robe couleur d'argent, ses cheveux sont éployés, elle a sur la tête une couronne de roses et de jasmins, elle tient à la main une rose d'or; elle demeure un instant immobile; on entend pendant un moment une musique très douce.*)

LE FOU (*bas à la nourrice*). — N'est-elle pas la créature unique au monde : toutes les délices sont à elle!

(*Elle sourit à Spirello et descend doucement le perron; le fou s'approche et baise le pied qu'elle lui présente.*)

LA PRINCESSE. — Tes contes m'ont procuré des songes divertissants, Spirello; nourrice, cueille-moi des jasmins; et mes colombes, où sont-elles, qu'elles sont douces et tendres; la vie est belle, Spirello, n'est-ce pas? (*On entend le bruit lointain des cloches.*) Qu'est-ce que ces cloches, nourrice?

LA NOURRICE. — C'est le glas des morts, ma fille, ne te soucie pas de ces choses. Veux-tu jouer avec tes gemmes?

LA PRINCESSE. — Le glas des morts!... Oui, nourrice, apporte-moi mes coffrets; là, Spirello, donne-moi des coussins de soie. (*Elle s'assied; la nourrice revient avec un coffret de cristal et l'ouvre; elle remplit la robe de la Princesse de pierreries étincelantes.*) Vois ces beaux rubis, nourrice, ils sont aussi étincelants que les plumes de mes paons... La Fée, ma marraine, m'a laissé de beaux présents. Spirello, tiens-moi ce miroir. (*Elle se passe des perles au cou et se sourit.*) Nourrice, comment te semble mon visage?

LA NOURRICE. — Il est beau comme le ciel, mais ce n'est pas à moi de te le dire...

LA PRINCESSE. — Dis-le toujours... (*un temps*). Les oiseaux s'éveillent et chantent, Spirello.

SPIRELLO. — C'est la saison des amours. Voulez-vous, Madame, une belle histoire d'amour, j'en sais une merveilleuse; je commence : Un jour il advint...

LA PRINCESSE. — Non, Spirello, tais-toi, laisse-moi écouter les oiseaux... Comme l'eau murmure doucement, elle semble chuchoter dans les fleurs; que disent les fleurs?... leur vie est si courte.... Nourrice, j'ai envie de regarder à travers le mur de cristal : que fait-on là-bas, dans le monde où l'on meurt?

SPIRELLO. — Ne cherchez pas, Madame, c'est assez de voir se faner les roses! Mirez-vous dans les fontaines, jouez avec vos agneaux, faites sonner vos violes.

LA PRINCESSE. (*Elle se soulève peu à peu, et prend la rose d'or.*) — Nourrice, quelque chose m'annonce que le chevalier que je dois aimer un jour est en route; car tu m'as appris que je dois aimer, moi aussi; la Fée l'a promis : aimer sans souffrir... (*Elle se lève.*) Viens, et toi aussi, Spirello.

LA NOURRICE. — Prends garde, ma fille.

LA PRINCESSE. — A quoi? quel mal peut m'atteindre?

(*Elle s'approche du mur et touche les fleurs de sa rose d'or : les fleurs s'écartent et, à travers le mur de cristal, on aperçoit une route poussiéreuse. — Deux figures, un homme et une femme, apparaissent : ils*



mar-
sésé-
dans
la nourrice à genoux se penche avidement.)

LA NOURRICE. — Elle pleure..., elle souffre...

LA PRINCESSE. — Quel étrange spectacle!

(Peu à peu l'image s'efface. Les cloches sonnent encore.)

SPIRELLLO. — C'est le mort qui vient, détournez-vous, Madame.

LA PRINCESSE. — Non, je veux voir...

(On aperçoit un cortège funèbre, il passe rapidement, derrière le groupe des porteurs; à une petite distance, marche un jeune homme vêtu de brun, il est nu-tête et porte un manteau blanc de pèlerin, il a au cou une chaîne d'or et une dague d'or à la ceinture, dans sa main droite une haute canne; des enfants l'entourent, il leur caresse la tête; des vieux qui pleuraient en suivant le cercueil reviennent vers lui et l'écoutent l'air consolé, puis tout se disperse, il reste seul sur la route.)

LA PRINCESSE. — Spirello! cours vers ce pèlerin fatigué; va l'appeler; prends une litière; toi, nourrice, prépare la chambre des hôtes. (La nourrice se lève pour obéir, les fleurs ont repris leur place sur le mur, la vision a disparu.) Nourrice, dis vrai, aucune fille de la terre souffrante n'est plus belle que moi?

LA NOURRICE (hésitante). — Vous êtes parfaitement belle, Madame.

(La Princesse rentre dans le pavillon, avant d'entrer, elle se penche vers les colombes et les baise sur la tête.)

SCÈNE II.

LE PÈLERIN D'AMOUR, LE FOU.

LE PÈLERIN. — Quel est ce mur que tu me fais franchir? Parle, qui t'a envoyé? (Il jette les yeux autour de lui, et d'une voix frémissante.) Aurai-je trouvé ici le lieu de mon repos?

SPIRELLLO. — Ce mur de cristal nous sépare de la terre où l'on souffre et où l'on meurt.

LE PÈLERIN. — Je ne te comprends pas.

SPIRELLLO. — Je te le dis, Pèlerin, celle qui respire et commande ici, n'a jamais connu la souffrance, et ne connaîtra jamais la mort, c'est le don que lui a fait la Fée qui a présidé à sa naissance.

LE PÈLERIN. — Et toi, bouffon?

SPIRELLLO. — Moi, je partage la destinée de celle que je sers.

LE PÈLERIN. — Y a-t-il longtemps que tu vis dans ces jardins enchantés?

SPIRELLLO. — Nous ne connaissons point les années. Le printemps sait-il combien de fois il est revenu?

(La Princesse paraît suivie de la nourrice qui tient au-dessus de sa tête une vaste ombrelle de soie blanche, elle porte dans sa main une gerbe de roses rouges, comme elle descend du perron, les roses s'effeuillent.)

LA PRINCESSE (regardant les pétales à terre) — Vois, nourrice, on dirait les gouttes du sang d'un cœur...! (Le Pèlerin, qui s'était reculé du côté de la fontaine, s'avance et s'incline; la Princesse fait signe à Spirello et à la nourrice qui disparaissent, elle regarde le Pèlerin.) Quel est ton nom, Pèlerin?

LE PÈLERIN. — Je suis fils de roi, Princesse, mais on me nomme le Pèlerin d'amour.

LA PRINCESSE. — C'est un doux nom, pourquoi l'as-tu reçu?

LE PÈLERIN. — Parce que, blessé au cœur d'une blessure mystérieuse, je parcours le monde pour trouver qui la guérira: je cherche l'amour suprême.

LA PRINCESSE. — Comment l'entends-tu?

LE PÈLERIN. — Celui grâce auquel mon cœur n'aura plus soif; tous ceux que j'ai connus n'ont fait que l'altérer; j'essaie maintenant de le rassasier par la charité, mais il demeure inassouvi.

LA PRINCESSE. — Repose-toi, Pèlerin, repose-toi..., ici nous ne connaissons pas la souffrance.

LE PÈLERIN. — Que connaissez-vous alors?

LA PRINCESSE. — Les délices de la paix..., un ciel toujours pareil; demeure un peu, Pèlerin, et repose ton cœur fatigué.

LE PÈLERIN. — Oui, je veux demeurer...

(La Princesse s'assied sur le banc de marbre, le Pèlerin à quelque distance s'étend à ses pieds, il la contemple.)

LA PRINCESSE. — Parle, Pèlerin, ta voix m'est douce.

LE PÈLERIN. — Avez-vous jamais, au bord de la mer verte, senti un vent léger qui, d'abord, en ride à peine la surface, et tout à l'heure soulèvera des vagues furieuses? ce frémissement du vent, je l'entends, il arrive entre les oliviers et les cyprès, il jette vers moi le parfum des roses et des jasmins, il gonfle mon cœur, c'est l'amour qui vient...

LA PRINCESSE. — Puisque tu le cherches, Pèlerin, ne le fuis pas.

LE PÈLERIN. — N'avez-vous pas peur de l'amour, Madame?

LA PRINCESSE. — Peur! et pourquoi? les Fées m'ont permis d'aimer afin de goûter toutes les joies, et celui que j'aimerai ne saura pas plus que moi souffrir.

LE PÈLERIN. — Mais l'amour n'est qu'un nom que les hommes ont donné à la souffrance; en ce moment j'en sens les premières affres; le désir monte dans mon âme, il en bannit la paix, il me fait haïr le vent qui caresse ta joue.

LA PRINCESSE. — Cet amour, je ne veux point le connaître; t'avoir là à mes pieds suffit pour rendre la brise plus caressante, les parfums des fleurs plus pénétrants. Voilà l'amour!

LE PÈLERIN. — Oh! chère âme, que tu es ignorante! Dis-moi, dis-moi ta vie passée! Que fais-tu ici?

LA PRINCESSE (lentement). — J'ouvre les yeux à la lumière, je sens battre mon cœur, j'écoute les contes de ma nourrice et de Spirello, j'appelle, quand je le veux, la musique pour me bercer, j'enfile les perles de mes colliers, je brode avec des soies trempées dans l'arc-en-ciel sur des étoffes précieuses, je cueille les roses et les jasmins, et, les soirs d'été, je monte sur les terrasses voir au loin le soleil s'effondrer sur la mer purpurine; j'invoque le croissant d'argent de la lune capricieuse, puis je vais dormir, et mes rêves sont pleins de clarté!

LE PÈLERIN. — Après?

LA PRINCESSE. — Rien... C'est toujours ainsi..., n'est-ce pas assez?

LE PÈLERIN. — Tu n'as jamais séché de larmes? apaisé de souffrances?

LA PRINCESSE. — Il ne m'est point permis de les approcher; parfois, à travers le mur de cristal, je découvre ce qui se fait dans le monde: toujours je vois des gens pleurant... J'aime mieux regarder mes colombes, et maintenant que tu es là, Pèlerin, j'aime mieux regarder ton visage.

LE PÈLERIN. — L'amour n'a-t-il jamais mis son baiser sur ta bouche?

LA PRINCESSE. — Jamais... mes lèvres n'ont connu d'autre caresse que celle du lait que je bois.

LE PÈLERIN. — Et le souhaites-tu, ce baiser, qui enseigne tout?

LA PRINCESSE. — Je l'attends.

LE PÈLERIN. — Mais tu ne peux le connaître si tu ne souffres point.

LA PRINCESSE. — Pourquoi parler ainsi? Il n'est pas besoin

de souffrir pour tressaillir doucement lorsque ta main touche la mienne.

LE PÈLERIN. — Si ! Si mon étreinte, quand j'emprisonne tes doigts dans les miens, n'arrache pas un cri d'angoisse à ta poitrine oppressée, tu ne peux aimer.

LA PRINCESSE. — Tu es demeuré trop longtemps parmi les hommes, reste ici, désaltère-toi à l'eau enchantée de mes fontaines, regarde mes chères colombes dont les amours sont si douces, apprend à chérir la joie, et alors je t'aimerai comme les Fées ont voulu que j'aime, adieu..., oublie qu'il y a des larmes...

SCÈNE III.

LE PÈLERIN (*il marche lentement et pensivement, et s'arrête devant le cadran solaire*). — Heure propice qui cours dans l'espace tenant tes sœurs par la main, heure, dont l'ombre légère frappe la pierre blanche et trace un sillon invisible sur la route mystérieuse du temps, je te salue ! Heures protectrices qui à travers les dangers m'avez mené jusqu'à elle, je vous offre et l'encens et la myrrhe ! Mais toi, heure bénie, qui me la fis voir, arrête, arrête ta course à travers l'empyrée, repose-toi, lente et lasse dans ce jardin d'amour, et mène-moi vers l'heure unique, l'heure passagère et éternelle qui me la donnera !

SCÈNE IV.

(*La nourrice paraît, elle s'approche du Pèlerin.*)

LA NOURRICE. — Voyageur que la destinée aux yeux bandés nous envoya, le vin de palmes qui rend des forces, le bain aux aromes subtils t'attendent, viens délasser tes membres fatigués.

LE PÈLERIN. — Je ne connais point la fatigue : le talisman que je porte avec moi m'en défend ; il éclaire mes nuits, il est l'ombre de mes midis.

LA NOURRICE. — Cetalisman, letiens-tu des Fées ?

LE PÈLERIN. — Non, il est né dans mon âme.





LA NOURRICE. — Et peux-tu le faire partager ?

LE PÈLERIN. — Oui, car il se nomme « l'Amour ».

LA NOURRICE. — Celle que j'ai nourrie de mon lait ne le connaît point, béni sois-tu, Pèlerin, si tu le lui apportes.

LE PÈLERIN. — J'ai vu son doux regard flotter un instant sur le mien, comme l'abeille sur les fleurs, mais ses yeux ne me comprenaient point : elle ne connaît pas la souffrance.

LA NOURRICE. — Non, elle ne connaît pas la souffrance !

LE PÈLERIN. — O amour ! est-il permis à ceux qui ne savent pas pleurer de s'approcher de ton autel ? de dérober la flamme qui consume et éclaire ? (A la nourrice.) Laisse-moi fuir, femme, alors qu'il est temps encore ?

LA NOURRICE. — Arrête, Pèlerin, j'attire sur moi des colères invisibles, mais écoute un secret... Quand l'enchantement qui enveloppe ses jours fut prononcé, une dernière parole tomba que j'entendis, la voici :

« Elle pourra souffrir et mourir, si celui qu'elle aimera meurt volontairement pour elle avant d'avoir reçu son baiser... ! » Adieu, ne me trahis point ! Elle vient, je connais le bruissement de ses pas..., la voici...

SCÈNE V.

(La Princesse descend les degrés, elle a une robe brodée de fleurs multicolores, une guirlande de jasmins autour du cou, elle est couverte de pierreries, un anneau avec une pierre à double face est à son doigt ; elle s'approche du Pèlerin qui vient à sa rencontre.)

LA PRINCESSE. — Ton visage est grave, Pèlerin. Tout cependant te convie à la joie ; qu'as-tu, regrettes-tu la route poussiéreuse ?

LE PÈLERIN. — J'ai tout oublié, je ne connais plus que l'heure présente ; il n'est point de vie pour moi avant l'instant où tes regards ont rencontré les miens.

LA PRINCESSE. — Alors, pourquoi ne pas sourire ? Mon cœur aussi éprouve des délices nouvelles ; parle-moi.

LE PÈLERIN. — Mon langage t'effrayerait.

LA PRINCESSE. — Pourquoi ?

LE PÈLERIN. — M'aimes-tu, dis, m'aimes-tu ?

LA PRINCESSE. — Prends mon anneau ! (Elle l'ôte lentement)... Il est pour celui qui doit devenir mon époux.

LE PÈLERIN. — Ne me le donne point encore (il s'éloigne et revient sur ses pas). Ah ! pourras-tu aimer comme moi, pourras-tu éprouver ces tortures délicieuses ! (Il se couvre le visage.)

LA PRINCESSE. — Je puis t'aimer et te faire oublier la souffrance. Doux Pèlerin, cette vie enchantée que je possède, je veux la partager avec toi.

LE PÈLERIN. — Non, fuis-la. Abandonne ces jardins trompeurs ; viens avec moi connaître les angoisses et les voluptés, pleurer et souffrir, viens sentir se dilater ton cœur jusqu'à éclater. Renonce à ces dons funestes. Viens : mes bras te garderont mieux que ces murs !

LA PRINCESSE. — Je ne puis les franchir.

LE PÈLERIN. — Alors, adieu !

LA PRINCESSE. — La joie est belle aussi.

LE PÈLERIN. — Je m'en lasserai... Que tes yeux sont beaux et profonds, oh ! que ne puis-je y surprendre cette étincelle qui en rendrait le regard plus puissant que la mort. (Il l'enlace.) Ton corps chéri frémit et s'abandonne : tu comprends, tu devines les délices de l'amour.

LA PRINCESSE. — Oh ! que ne puis-je souffrir et mourir !

LE PÈLERIN. — Tu le veux ! (Il lui prend la tête entre ses mains.) O créature d'amour, je t'adore, et cette vie imparfaite qui est tienne, je veux la rendre parfaite... L'amour suprême je l'ai trouvé : aimant, je renonce à mon amour, et pour tout te donner, je te perds... (il s'éloigne lentement) approche... non, recule... (Il se frappe au cœur et tombe.)

(La Princesse pousse un cri et la nourrice accourt.)

LA PRINCESSE. — Étanche, étanche son sang. Qu'est-il advenu ? parle, parle, ô mon amour !

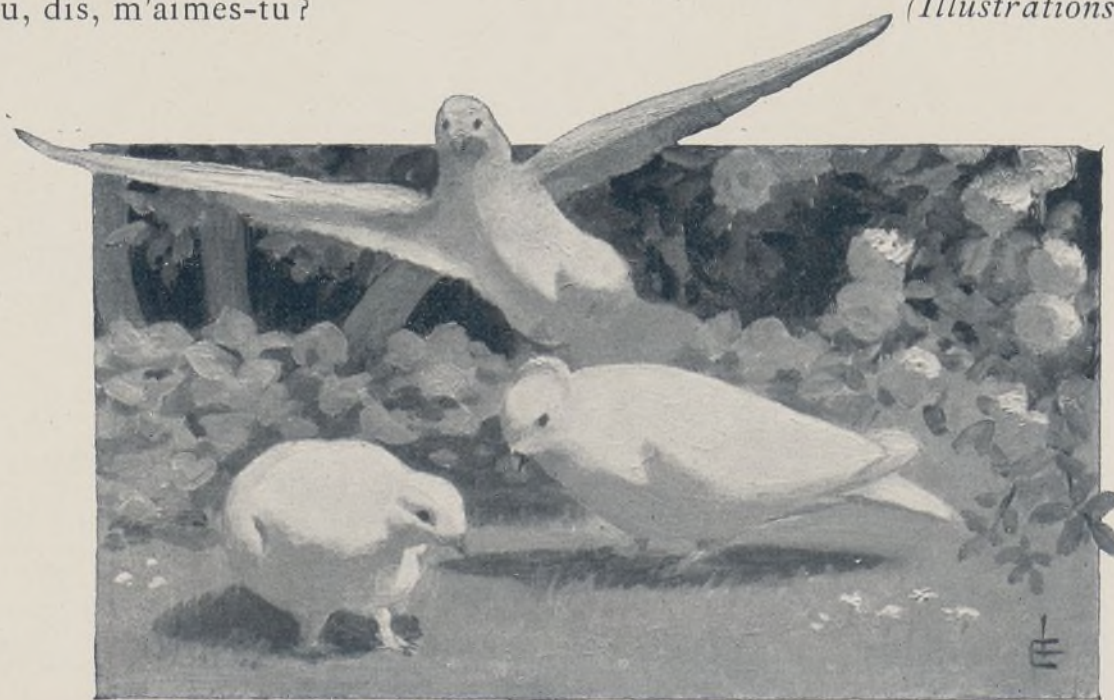
LE PÈLERIN. — Je t'ai rachetée de ton enchantement ! Ah ! tu pleures.... Ivresse sans nom ! Laisse-moi voir tes larmes : pleure, pleure, ô mon éternelle amante...

LA PRINCESSE (se jetant en avant). — Je veux mourir aussi, puisque je le puis.

LE PÈLERIN. — Non, demeure. Tu vas vivre, puisque tu vas souffrir !

(Illustrations par L. Chalon.)

BRADA.





MENUET

Pour Piano

Par GABRIEL PIERNÉ

Allegretto (120 = ♩)

A Gaston Bérardi.



Copyright 1903, by Gabriel Pierné

Droits d'exécution, d'arrangement et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège

Ayuntamiento de Madrid

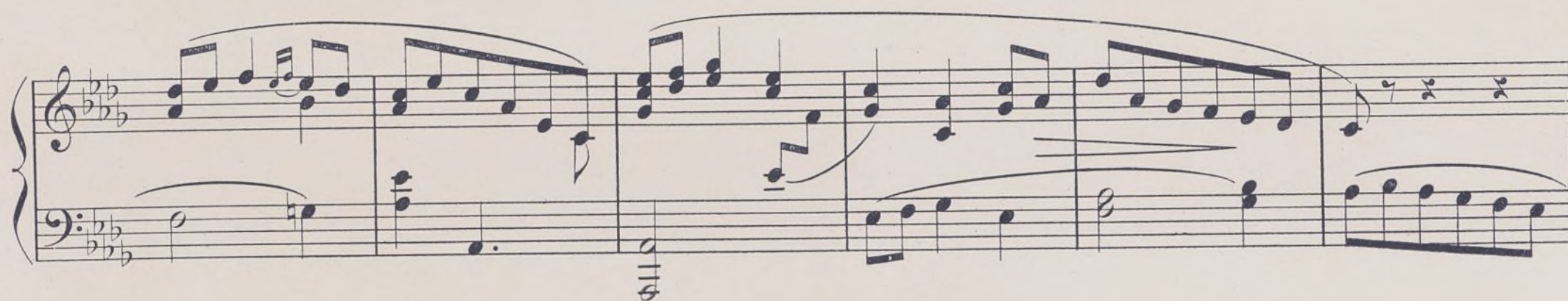
Tempo

mf

pp

p

Poco rit. *a Tempo*



Tempo

p

mf.

p

cresc.

dimin.

rit. tran.

Large

The musical score is written for piano in a key with two flats (B-flat and E-flat). It consists of four systems of staves. The first system is marked 'Tempo' and includes a piano (*p*) dynamic. The second system includes a mezzo-forte (*mf.*) dynamic. The third system includes a piano (*p*) dynamic. The fourth system includes a crescendo (*cresc.*), a diminuendo (*dimin.*), a ritardando and trill (*rit. tran.*), and a change to 'Large' time. The score ends with a double bar line.





LA VICTOIRE FÉMINISTE

La Révolution est terminée! L'homme vaincu mord la poussière!

Et nous la massue d'Hercule,

les Lois, la Chambre,

le Sénat et la culotte!

Qu'est la femme?

Tout!

Qu'est l'homme?

rien!

Voilà la nouvelle

Constitution!



Au musée des Antiques :
« Voilà mon vieux. C'est tout ce qu'il en reste... »



La loi punit de dix ans de cage tout époux qui aura contrarié sa pauvre femme dans son dessein d'aller au bal.



La Grande-maitresse de la République féministe exerce le droit de vie et de mort sur tous les mâles et devra semer la terreur autour d'Elle.

Le porte-queue sera choisi en faveur spéciale parmi les mâles les plus rampants et les plus pénétrés de leur déchéance.



Les mâles seront jugés au moyen de la graphologie et des sciences occultes. Une virgule mal placée signifie penchant à la violence. L'omission de barrer les t, signe de débauche; un mot souligné, signe de folie. Internement immédiat dans un asile. De

cette façon, on arrivera à les dégoûter de l'écriture dont ils abusèrent pendant trop longtemps.



Il sera créé une Académie nationale pour la culture de l'imbécillité masculine. Les plafonds et préaux de l'établissement n'auront qu'un mètre de hauteur pour empêcher la croissance des pensionnaires. Mais ils seront pourvus de tous les instruments, jeux et objets, susceptibles d'atrophier leurs cellules cérébrales.



Le flirt sera pratiqué par les jeunes filles seulement sur les jeunes adolescents, qui devront conserver au bal une attitude modeste et naïve. Ils auront toutefois le droit d'effeuiller des roses ou des marguerites.



Il sera créé un cours d'instruction obligatoire pour les mâles à seule fin de leur enseigner les innombrables devoirs qu'ils devront exercer à l'égard du Beau Sexe en tous lieux et en toutes circonstances. Il y aura cours d'Admiration, cours de Respectueuse crainte, cours d'Humilité et de Servitude. C'est tout...



Des Bars universitaires seront créés pour les demoiselles étudiantes. Les mâles désireux de rester en contact avec le monde savant auront la consolation de lui servir de petit banc et de porte-journal. — L'usage du trottoir est formellement interdit aux hommes, qui devront se contenter du ruisseau pour ne pas user l'asphalte avec leurs grands pieds.



La femme continue, comme par le passé, à consentir à la mise au monde des bébés. Mais tous les soins répugnants appartiennent au mâle en qualité de nourrice sèche. — Les fonctions qui exigent l'agenouillement ainsi que les lavages, récurages et autres travaux grossiers seront exercées par les mâles sous la surveillance de leurs épouses respectives.



Quand une doctoresse est amenée à donner ses soins à un malade mâle, ils auront lieu sous forme de douches glacées pour les fièvres, de vomitifs pour les autres affections.



Mais lorsqu'il s'agit d'une personne du Beau Sexe, elle devra bénéficier de tout ce que la science, l'humanité et le raffinement de l'hygiène ont mis à la disposition des êtres souffrants...



Les danses des anciennes monarchies seront remises à la mode comme ayant porté à son apogée la grâce souveraine de la femme et le ridicule rampant de l'homme.



Un des derniers privilèges de la puissance masculine défunte sera maintenu; celui de porter tous les paquets et de... les payer.



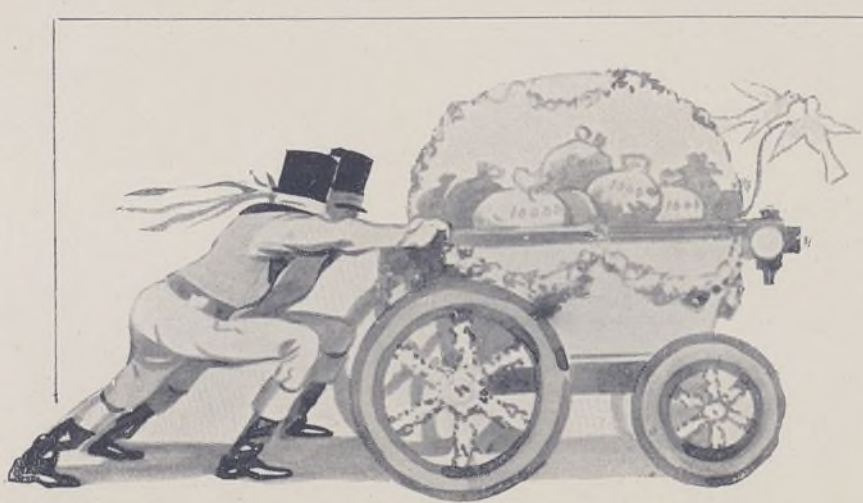
L'usage des automobiles sera réservé exclusivement aux dames, toutefois il sera loisible aux époux de les suivre sur des voitures non munies de moteurs.



Jolis trotteurs désirent tyranniser hommes très faibles. — Garde-malade soigne découragement et misanthropie. — Professeuse de mépris masculin. — Femme de chambre idéale cherche gouvernement intérieur chez mâle déprimé, sourd-muet, paralysé ou aveugle.



Deux orphelines exquises et despotiques demandent à dominer deux cœurs tendres comme la pâte de guimauve.



Les demoiselles désireuses de contracter une brillante union amènent avec elles sur les promenades leurs dots précédées d'une aboyeuse qui crie les qualités de la candidate matrimoniale: Richesse! Beauté! Agilité! Santé! Valeur: 7 millions!



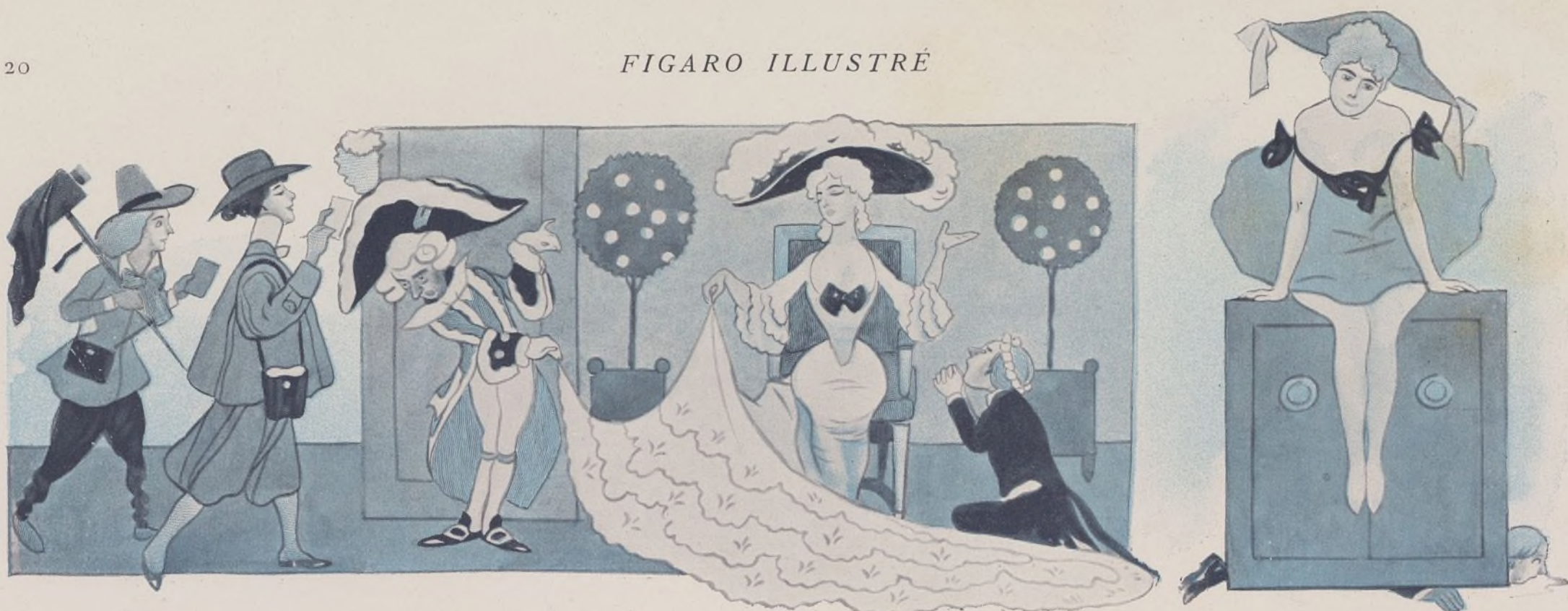
Mesdames et Messieurs! Voici la délicieuse image de Miss Arabella, fille de l'honorable exploitateur des Mines de Pétrole. Admirez la suavité de ses traits, la candeur de son regard, la finesse de son nez mutin, la soie lumineuse de sa chevelure soignée et l'éclat purpurin de ses lèvres de grenade. Elle est décidée à prendre un époux de son choix. On peut se présenter muni de ses titres chez ses parents de 2 à 4 heures.



Le noble sport de l'équitation à califourchon sera désormais remis à la mode par les jeunes filles désirant impressionner par leurs prouesses les jeunes mâles qui se cachent en rougissant derrière les jalousies de leurs fenêtres.



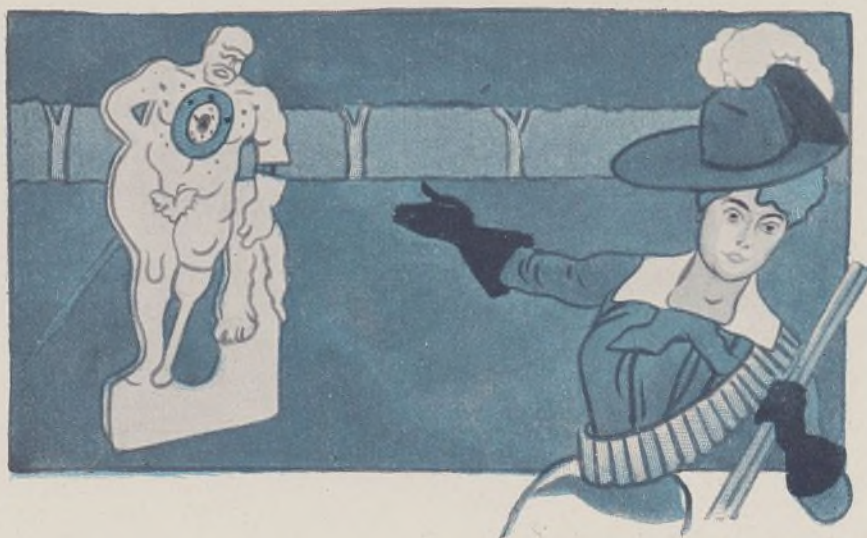
Les dames qui se destinent au professorat de l'Énergie pourront faire devant le public les expériences de leur force en soulevant leurs prétendants, aspirants et soupirants.



L'antique usage d'exposer le trousseau de la fiancée fera place à l'exhibition de la mariée elle-même, disposée en idole parmi les fleurs rares et ayant à ses pieds l'heureux futur dans l'attitude de l'adoration perpétuelle. L'armée des interviewers et des photographes chargés de renseigner le monde sur le détail de cet événement assiège le sanctuaire. — A la soirée de contrat, on fera subir au fiancé l'épreuve du coffre-fort afin de lui rendre toute la platitude de ver de terre qu'il devra avoir envers la belle épousée et de lui faire sentir combien la supériorité de celle-ci est écrasante...



La cérémonie du mariage s'accomplit avec solennité. Son principal acte est la signature du marié au bas du Grand Livre des Devoirs. Il consacrerait désormais tous ses instants à leur accomplissement et il s'engage à se coucher dans la poussière de l'humilité comme un chien battu devant son maître. La mariée ne s'engage à rien...



Le tir à la carabine servira à détruire les derniers vestiges de l'orgueil du mâle. — Les sauveteuses ne pourront sauver que leurs semblables, parce que les hommes ont les cheveux trop courts et que c'est par la tête qu'on doit prendre les personnes en danger. — Les sapeurs-pompiers sauveront parfois un mâle, mais cette démonstration de courage ne devra avoir pour but que de l'humilier et le rendre ridicule dans son quartier.



Tous les ans des fêtes et cortèges célébreront la prise de la Bastille masculine où triomphera la Force terrassant la Lâcheté... la Beauté et l'Inspiration féminines en une radieuse et réconfortante Apothéose!...

FERDINAND BAC.

CONFESSIONS DE FEMMES

La Déesse



N'avait diné en bande, ce soir-là, dans l'île de Puteaux, dîner de philippine plutôt gai, et la duchesse de Palacios qui raffole des montagnes russes, des balançoires, des chevaux de bois, de tout ce qui lui secoue, lui détraque, lui violente le mieux les nerfs, s'était empressée d'ajouter au programme, un tour à la fête de Neuilly.

Nous roulions de manège en manège comme des pensionnaires en vacances, moi, je l'avoue, avec moins d'entrain que les autres et de même qu'un canot à la remorque...

Et tandis que les cochons grotesques s'ébranlaient, que commençait cette galopade frénétique, j'aperçus au premier rang dans la foule qui attendait ses minutes de plaisir, qui gouaillait, qui happait au passage les banderoles multicolores dont nous étions, toutes, pavoisées, un de ces gamins italiens qui vendent des moulages par la Ville.

Il avait posé sur un banc sa lourde corbeille pleine de bustes

et de statuettes et tenait dans la main gauche, comme une poupée précieuse, je ne sais quelle Vénus.

Son torse maigrelet, anguleux d'adolescent ballottait dans une mauvaise blouse rapiécée, maculée de plâtre et sa longue face pâle, griffée, usée déjà par la misère, d'une étrange laideur, telle qu'un masque de faune, s'irradiait des yeux les plus beaux, les plus tendres, les plus tristes que vous puissiez vous imaginer. Des citernes de mystère où sommeille la splendeur d'une nuit d'été, des caveaux sombres où couve la flamme d'un brasier d'incantation, du velours d'un noir intense, absolu, sur quoi glissent des miroitements de pierreries. Des yeux que les larmes avaient été impuissantes à ternir, à décolorer, à éteindre, n'étaient parvenus qu'à rendre encore plus doux. Ils suivaient d'un regard de morne envie nos ébats joyeux, ils se posaient sur nous comme des mouches d'orage.

Quand j'étais petite fille, je ne consentais jamais à goûter avant d'avoir distribué quelques gâteaux aux malheureux enfants qui rôdent, faméliques, autour des pâtisseries. Lorsque le tour fut fini, je m'approchai de l'Italien.

« Ça t'amuserait, dis, de monter là-dessus?... »

Il s'exclama :

« Oh ! oui, beaucoup, beaucoup, mais il faut payer ! »

— Et tu as les poches vides, tranquillise-toi, voilà de quoi les remplir ! »

Je lui jetai tout ce que j'avais de piécettes blanches. Il s'élança d'un bond farouche de chevreau puis revint sur ses pas.

« Et qui gardera ma marchandise ? »

— Moi, si tu veux bien me la confier !

— Vous, Madame, vous... je vois que vous vous moquez...

— Allons, dépêche-toi, on repart... »

Il ne se le fit pas répéter deux fois et je crus, tant il s'en donna, qu'il allait rester sur sa monture jusqu'au dernier tour de manège...

Cependant, toute la bande était descendue de cochon, si j'ose dire, s'apprêtait à suivre cette toquée de duchesse dans des bateaux où, pour trois sous, l'on se procure une impression complète de tangage et de roulis, quand ils m'aperçurent en sentinelle auprès de la corbeille d'où émergeaient des morceaux de nu, des têtes d'empereurs et de nymphes, des bras de déesses. Effarement général, éclats de rire, questions. Et comme le gamin continuait à me laisser monter la garde, j'eus l'idée d'étaler toutes les statuettes, tous les médaillons, tous les bustes et de les mettre aux enchères...

Des Harnoyls qui excelle dans les pitreries improvisées et fantaisistes m'aida en compagnie de la duchesse que cet intermède ravissait à débiter le boniment.

Quelques belles personnes du monde à côté, qui sortaient de la baraque de Marseille, accoururent en émoi, s'arrêtèrent dans le cercle qui s'élargissait.

« Tout le monde peut entrer, Mesdames et Messieurs, criez notre ami, tout le monde peut profiter de ces occasions uniques, inespérées et, par-dessus le marché, s'acquérir du mérite, ce qui devient difficile par le temps qui



Nous roulions de manège en manège...

court... Prenez vos places, c'est pour une bonne œuvre, un pauvre gosse abandonné... Nous vendons cinquante francs la baigneuse d'Allegrain... soixante, quatre-vingts... on a dit cent francs, à droite... Cent cinquante à Madame Liane de Crécy... Il vous sera beaucoup pardonné, Madame, parce que vous avez beaucoup aimé... Cent cinquante, c'est pour rien, adjugé à Madame de Crécy, etc. » Passons. Grâce à lui, nous fîmes une recette fantastique, en moins d'un quart d'heure, pendant qu'insoucieux, le petit tournait là-bas, oubliait ses soucis, ses peines, ses souffrances mieux qu'en buvant quelque alcool frelaté. Tout près d'un billet de mille... La fortune, quoi...

Lorsqu'il se décida enfin, les jambes molles, la tête lourde, à céder la place, à me rendre la liberté et qu'il aperçut son panier absolument vide, il s'arrêta, comme médusé, sanglota, en détresse :

« Santa Madona ! Les statoues, les statoues ! »

Mais je le rassurai aussitôt :

« Elles sont vendues, *piccolino*.

— Toutes... toutes ?

— Toutes !

— Et combien ?

— Devine, mon bonhomme.

— Moi, j'en aurais tiré au moins vingt écus... vous, vous ne connaissez pas le commerce !

— Quelle erreur ! Que dois-tu rapporter, chaque soir, à ton *padrone* ?

— De dix à douze francs, ou il nous bat et nous prive de souper... »

Il frissonnait comme s'il voyait déjà les poings meurtriers du bourreau à qui ses parents l'avaient asservi s'abattre sur ses épaules débiles et ses joues creuses de phthisique...

« Rassure-toi, repris-je, cette fois, tu ne seras pas battu, cette dizaine de louis te rendront de bonne humeur ! »

Il s'était jeté sur mes mains et les embrassait. J'arrêtai ces effusions superflues.

« Faisons nos comptes... Je t'ai donné ce qui revenait à cette brute... Voilà maintenant ta part !

— Ma part ? »

Je me délectai à faire durer le plaisir. J'éparpillai, un à un, les précieux papiers bleus et les pièces d'or.

« Voyons rediras-tu encore que je n'entends rien au commerce ? »

Il chancelait, il avait le vertige ; il ne parvenait plus à articuler une parole... De grosses gouttes de sueur perlaient à ses tempes, rayaient son visage contracté et livide... Je crus qu'il allait défaillir... Nous l'aidâmes à s'asseoir... Il passa les doigts sur son front et râla :

« Vrai de vrai, c'est pour moi... pour moi... tant d'argent?...

— Pour toi seul... Comment t'appelles-tu ?

— Benedetto Malviani.

— Et tu demeures ?

— A Ménilmontant, rue de la Chaise, n° 7, chez M. Giuseppe Ciampa.

— Parfait ; viens demain à l'adresse que voici, — je lui donnai une de mes cartes, — chercher ce qui t'appartient... Je suis sûr que les billets et les jaunets auront fait des petits ! »

Et l'on se quitta en coup de vent sur cette promesse, sans lui laisser le temps de s'agenouiller et de s'épancher en actions de grâces comme dans toute féerie qui se respecte...

Je jouai jusqu'au bout les petits manteaux bleus... Benedetto eut un livret à la Caisse d'épargne, échappa aux mains de proie du drôle qui l'exploitait et le malmenait, entra chez un brave homme qu'un de mes oncles avait établi comme horticulteur à Levallois...

Fin de la première partie.

L'été nous invitait aux longs voyages et aux longues haltes, nous ramenait vers la Nature et les vastes horizons...

Lui succédèrent l'automne, les chasses, la quiétude profonde, reposante de la vie aux champs, la retraite auprès des premiers feux et dans les forêts jonchées de feuilles mortes où ne chante plus un oiseau, les intimités douces, les rappels du passé, les tendresses qui se ravivent, quoi qu'on en ait...

Et quand je revins à Paris, après la Noël, j'avais, je l'avoue, presque complètement oublié cette histoire sans importance...

Jugez donc quelle fut ma surprise lorsqu'un matin, au saut du lit, ma femme de chambre m'apporta un bouquet de violettes de deux sous toutes fripées par le gel et aussi attendrie que si elle sortait de l'Ambigu, s'écria :

« Madame nese doute pas qu'elle a un amoureux... »

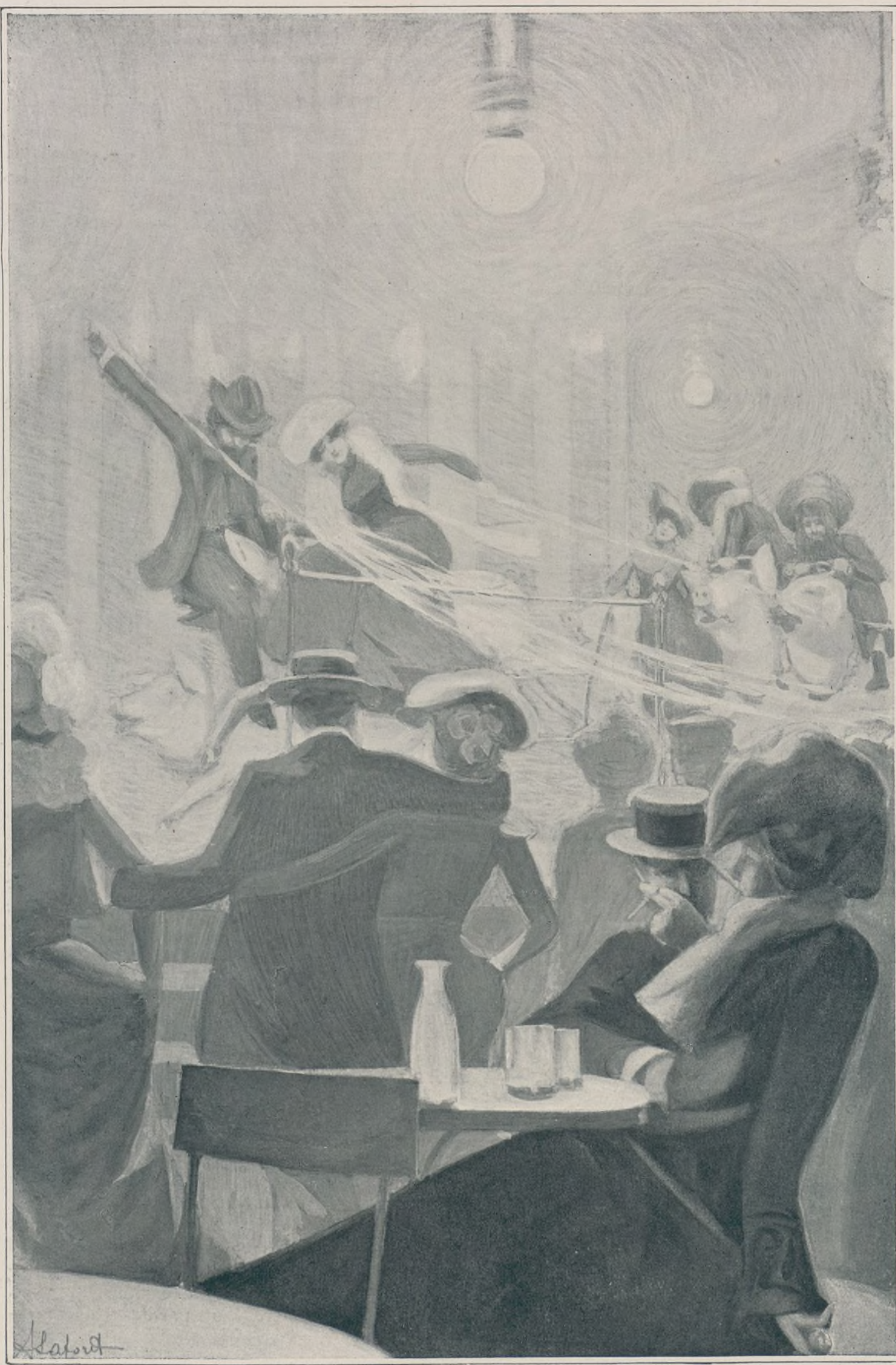
Je lui coupai la parole, éberluée par sa hardiesse...

« Qu'est-ce qui vous prend, Adèle ?

— Je demande bien pardon à Madame, mais ce serait trop vilain de ma part de ne pas la prévenir de ce qui se passe...

— Abrégez.

— Cet Italien que Madame a tiré de la misère, ce pauvre qui n'avait que la peau sur les os et qui toussait si fort...



... Ils tournaient à fond de train, ronde de vertige et de cauchemar...



*Ils passaient, repassaient sans trêve, dans un sillage de jupes gonflées
par le vent, de boas, de plumes et de mousseline, de rubans de
papier qui se déroulaient, fragiles, éphémères...*

— Eh bien ?

— Il en tient pour Madame et sérieusement... »

Je haussai les épaules : « Quelle farce !

— S'il n'en tenait pas pour Madame, serait-il venu tous les soirs pendant que l'on était à Biarritz, puis en Béarn chez les parents de Monsieur le comte, rôder autour de l'hôtel comme un chien qui a perdu son maître, regarder les volets fermés avec des larmes plein les yeux ? tellement que le père Grenault l'a pris pour un de ces vauriens qui servent d'indicateurs aux cambrioleurs et a failli le faire empoigner par les agents. »

J'affectai de ne pas prendre au sérieux cette conquête et de changer aussitôt de conversation, mais avec un trouble indéfinissable au fond de l'âme, je ne craignais aucunement de l'avouer. La brave fille qui lit chaque matin ses trois feuillets dans les journaux à un sou était pleine de son sujet et revint à l'assaut.

« Madame m'excusera si j'insiste... Elle est si pitoyable d'ordinaire à ceux qui sont dans la peine... Et il faudrait ne pas avoir plus de cœur qu'un caillou pour rester insensible à un pareil amour... »

Je me cabrai.

« Êtes-vous folle ? Pour qui donc me prenez-vous ? »

Elle devint de toutes les couleurs et balbutia en tortillant son tablier : « Madame aurait bien tort de supposer que j'ai de vilaines idées... Je voulais seulement dire que peut-être... on pourrait le recevoir cinq minutes, un jour, le gosse... lui faire l'aumône de quelques bonnes paroles tendres... lui laisser croire que l'on s'intéresse à lui, que l'on a eu du plaisir à trouver ses bouquets... »

— Chargez-vous de ce soin !

— Il se moque bien de moi... Il n'a que Madame en tête !

— Tant pis, alors ! »

Il y eut un silence.

Elle fit trois pas vers la porte, découragée, abattue, de même qu'un avocat qui aurait imploré en vain la grâce d'un condamné qu'il croit innocent, puis se retourna suppliante, gémit :

« Ah ! si Madame l'avait vu comme je l'ai vu... et pas plus tard que tout à l'heure... elle n'aurait certes pas tant de dureté... oui, je me suis tenue à quatre pour ne pas courir la réveiller et lui dire de regarder bien vite derrière son rideau... Il avait collé sa figure contre les barreaux de la grille et contemplait immobile, en extase et en angoisse, les fenêtres de l'hôtel... Et l'on aurait cru qu'il savait quelles étaient celles de la chambre de Madame qu'il attendait comme une apparition... Son regard fixe, ses yeux en feu me rappelaient les yeux des malades à Lourdes quand la procession du Saint-Sacrement se déroule autour de la basilique et que toutes les voix montent déchirantes vers le ciel, s'épuisent à hurler des litanies et des prières... Puis de guerre lasse, il a appuyé ses lèvres gercées longuement, passionnément sur ces violettes qu'il serrait dans le creux de la main comme une chose précieuse et les a jetées dans le jardin... »

J'écoutais, rêveuse, indécise, émue...

« Et s'il venait encore demain... Madame le laissera-t-elle grelotter sur le trottoir ?... »

Je répondis évasivement : « Je ne sais pas... je verrai... »

Des jours moroses s'écoulèrent...

La neige ployait les branches des arbres, couvrait les allées et l'avenue d'une housse blanche. La bise sifflait sous les portes les mieux closes, vous serrait le cœur, vous donnait envie de pleurer comme une plainte de mauvais présage...

J'appréhendais et je souhaitais que Benedetto s'arrêtât à nouveau devant la grille avec d'humbles fleurs dans les doigts. Je me levais plus tôt. Je guettais malgré moi son retour. Et quoique je sois profondément honnête et réfractaire au péché, quelque chose me manquait parce qu'il ne venait pas, parce qu'il semblait, comme disent les gens du peuple, s'être fait une raison, ne plus songer à moi.

Je résolus enfin d'en avoir le cœur net et, sous prétexte d'acheter des primevères, un après-midi, avant de descendre pour je ne sais quel essayage de manteau et de robe de bal qui devait durer jusqu'à l'heure du thé, je me fis conduire à Levallois chez l'horticulteur où mon petit protégé était en apprentissage.

Le vieux bonhomme achevait d'endosser sa redingote dominicale. Sa femme et lui avaient le visage bouleversé, les yeux pleins de larmes.

Au premier tintement de la sonnette, ils se précipitèrent à ma rencontre.

« Madame la comtesse aura probablement été avertie par quelqu'un... Nous l'espérions depuis avant-hier où ça s'est aggravé... Mais on n'osait pas écrire, ni l'un, ni l'autre, risquer de la déranger... »

Ils parlaient en même temps, par saccades, à court de souffle. Les phrases s'étranglaient dans leur gorge serrée.

« Vous le voyez... Jérôme s'apprenait pour aller vous chercher au plus vite... Rapport au malheureux gamin que vous nous aviez confié, il y a tantôt sept mois, et à qui on avait fini par s'attacher, c'est rien de le dire, comme une paire d'imbéciles... »

Je murmurai atterrée : « Benedetto est donc bien malade ? »

Le jardinier sanglota tout bas :

« Si malade que le médecin a déclaré qu'il n'avait plus besoin de revenir... que c'était l'affaire de quelques heures... Pourtant Lazarette peut en témoigner, ce n'est pas faute de bons soins... Nous le traitions quasiment comme un fils... Mais le coffre ne valait pas cher... Et une pneumonie double par-dessus le marché, qu'il a été prendre je ne sais où, je ne sais comment... Il ne revenait plus quand je l'envoyais en courses... Et Madame la comtesse peut croire qu'elle n'a pas obligé un ingrat... Dans le délire, il ne cesse pas de l'appeler, de la réclamer et avec des mots de son pays, des mots jolis et doux qui vous font penser au tirelis des alouettes, aux choses que chantent en latin les enfants de chœur à la grand'messe... Et lorsqu'il a eu un peu de calme, qu'on lui a demandé s'il avait quelque envie, il nous a répondu d'un ton auquel personne au monde n'aurait résisté « Je veux la voir... Je veux la voir... Elle fera le miracle... Elle me guérira... »

Je l'interrompis douloureusement :

« Conduisez-moi vite auprès de lui... pourvu qu'il ait encore la force de me reconnaître... »

Nous traversâmes les serres, où se figeait une tiédeur humide et lourde, et Jérôme poussa très lentement, avec d'innombrables précautions, la porte d'une manière de pavillon où, parmi des arrosoirs, des sacs de semences et des outils de jardinage, dans une demi-obscurité, s'adossait au mur le grabat de l'agonisant.

L'infortuné avait l'apparence d'une loque, râlait, les doigts convulsés dans les plis rudes du drap, la bouche sifflante, les paupières à demi closes.

Il se redressa comme sous une brusque cinglée de fouet, puis retomba sans forcé sur l'oreiller trempé de sueur.

Lazarette s'était penchée sur lui, maternelle, câline.

« Sois heureux, mon gars, fit-elle, Madame la comtesse est venue te faire une bonne petite visite d'amitié... »

Il exhala un cri de joie suraigu, agita dans le vide ses mains décharnées, commanda :

« Ouvrez les volets au large... ouvrez tout de suite... De la lumière... de la lumière... pour que je la voie bien... pour que je la voie toute... toute... la bellissime mienne... »

Ils s'empressèrent de lui obéir.

Un blême rayon de soleil traversa les carreaux embués, refoula l'ombre funèbre où l'on avait l'impression que quelqu'un s'enfonçait, veillait en attente d'une proie.

Benedetto, épuisé par cette secousse trop violente et cette suprême dépense de forces, avait eu une syncope, semblait déjà un cadavre.

C'était la première fois que j'assistais au spectacle d'affreuse épouvante qu'est une agonie d'adolescent, que je frôlais d'aussi près la mort...

Je m'écartai malgré moi du lit, je détournai lâchement la tête...

Ce masque de cire aux pommettes en saillie, aux narines pincées, aux dents serrées qui luisaient dans le revêtement des lèvres, ce visage fantomal, exsangue, sinistre, inerte, dont les longues mèches laineuses, telles que la toison d'un chevreau noir, accentuaient la pâleur livide, ces prunelles éteintes, noyées en une eau savonneuse, me terrifiaient, m'affolaient...

Comme mes regards vaguaient à l'aventure, sans savoir où se poser, sur les vieux meubles et les objets de travail qui encombraient l'étroite pièce, je découvris, dans un coin, comme un de ces autels ingénus que les premières communiantes élèvent à la Sainte Vierge dans le mois de mai.

Rien n'y manquait. Ni les fleurs artificielles, ni les cierges menus, ni la nappe constellée d'étoiles d'or. Mais, à la place accoutumée où la Madone étend les mains dans un geste de clémentine bénédiction, une Aphrodite se cambrant harmonieuse, ordonnait, en une pose de grâce et de beauté, les plis rythmiques de son peplon. Alors, très bas, Lazarette me dit :

« Il avait le cerveau fêlé, le pauvre... Figurez-vous qu'un soir, il s'en est allé acheter, à un de ses anciens camarades de misère, cette bonne femme en plâtre... Il prétendait comme ça que vous lui ressembliez, que vous étiez son portrait vivant... Et il ne se serait jamais couché, même quand on était fourbu de fatigue, sans lui murmurer une prière, sans avoir fait brûler jusqu'au bout, à ses pieds, un petit cierge rose... On s'en moquait, avec Jérôme, mais en cachette, car il se serait fâché tout rouge, le loutre... »

Cependant le moribond s'était ranimé un instant, tendait les bras, instinctivement, à une étreinte d'adieu.

Une flamme surnaturelle jaillit de ses yeux agrandis, dilatés, visionnaires.

Il répéta, comme un acte d'adoration et de reconnaissance infinies : « Bellissime mienne... bellissime mienne ! »

... Et je lui donnai de toute mon âme le viatique qu'il souhaitait ; j'écrasai ma bouche tremblante contre son front pur qui se glaçait ; je le berçai contre mon cœur tandis qu'il s'endormait pour toujours, extasié, dans de la joie, dans du rêve...

(Illustrations par A. Laforêt.)

RENÉ MAIZEROT.